



**HAL**  
open science

## Aux frontières du genre. Non-binarité et transformations de l'ordre sexué

Emmanuel Beaubatie

► **To cite this version:**

Emmanuel Beaubatie. Aux frontières du genre. Non-binarité et transformations de l'ordre sexué. Monde Commun, 2022, 7 (2), pp.32-47. 10.3917/moco.007.0032 . hal-03889872

**HAL Id: hal-03889872**

**<https://hal.science/hal-03889872>**

Submitted on 6 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Référence : Beaubatie E., « Aux frontières du genre. Non-binarité et transformations de l'ordre sexué », *Monde commun*, vol. 2, n° 7, 2022, p. 32-47.

## Aux frontières du genre

### Non-binarité et transformations de l'ordre sexué

« Binaries are for computers », « Mon genre est non-binaire », « The future isn't binary »... À la marche annuelle des trans' en France, on trouve de plus en plus de pancartes de ce type. Le terme de non-binaire – qui désigne les personnes ne s'identifiant ni comme homme ni comme femme – était encore rarement employé il y a dix ans, mais il est aujourd'hui amplement médiatisé. De plus en plus de voix s'élèvent pour dénoncer les contraintes sociales et subjectives du modèle homme/femme. Parmi les personnes trans' – que j'ai qualifiées de « transfuges de sexe » en ce qu'elles expérimentent, au même titre que les transfuges de classe, un passage de frontière sociale –, tout le monde n'a pas une destination bien précise. Les mobilités sociales de sexe ne se limitent pas à des transitions d'homme à femme ou inversement : elles peuvent avoir une diversité de natures et d'amplitudes. « Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'entre-deux, ça n'est pas de changer de case », déclare Lucas. « Je ne passe pas du féminin au masculin. Je suis dans une transition. Pour moi, la transition, elle durera toute ma vie. » Nombreux·ses sont celles et ceux qui revendiquent le fait de s'établir à la frontière du genre sans avoir à choisir un territoire. Qui sont ces personnes aux « identités frontalières »<sup>1</sup> et qu'est-ce que leurs expériences permettent de penser – ou de repenser – du genre ?

Les revendications non-binaires participent de certaines transformations de l'ordre sexué. Dans le monde social comme dans le droit, la frontière du genre se fait plus poreuse. En attestent l'autorisation de changer de sexe à l'état civil sans modifier son corps depuis 2016, ou encore l'entrée récente des discriminations sur la base de l'identité de genre dans le code pénal français. Le développement des mouvements féministes et LGBT produit de nouvelles normes qui viennent s'articuler avec les prescriptions traditionnelles des institutions. Dans ce contexte, les individus disposent de plus en plus de ressources pour se construire, et les trajectoires de genre se diversifient. Comme les socialisations de classe, les socialisations de genre sont désormais forgées par une pluralité de normes et d'instances. Si le modèle homme/femme semble se fissurer sous l'impulsion des mobilisations contemporaines, la non-conformité de genre n'est cependant pas un phénomène nouveau. Nombreux·ses sont les anthropologues qui ont constaté l'existence de statuts de « troisièmes sexes » dans différents contextes sociaux et à différents moments historiques. En revanche, ce qui caractérise notre époque, c'est l'émergence de pratiques et de discours – à la fois individuels et collectifs – conscientisés comme participant d'une déconstruction active de la différence des sexes.

J'ai pu saisir ces discours et pratiques alternatives à travers une enquête à la fois quantitative et qualitative auprès de personnes estimant s'étant affranchies de leur catégorie sociale de sexe assignée. Fondée sur l'enquête quantitative « Trans et santé sexuelle » de l'Inserm (2010) ainsi que sur une série d'entretiens biographiques (2012-2014), cette enquête a été menée en France auprès d'individus aux profils sociaux variés. À l'aide des méthodes statistiques, j'ai d'abord cartographié un « espace social du genre » qui, par analogie avec un espace social de classe depuis longtemps investigué par les sciences sociales, se compose de positions plurielles. Cet espace a permis d'identifier différents registres d'action et d'identification de genre parmi les personnes trans'. Plusieurs pôles d'individus sont apparus. L'un d'entre eux regroupe des personnes – presque systématiquement militantes – qui ne s'identifient ni comme hommes ni comme femmes et qui ont moins recours que les autres aux

---

<sup>1</sup> Miano Leonora, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche éditeur, 2012.

modifications corporelles et au changement de sexe à l'état civil. C'est ce groupe spécifique qui est ici mis à l'étude.

Ce texte explore les conditions d'émergence et les enjeux des discours et pratiques non-binaires à partir des entretiens biographiques menés au cours de cette recherche. Il ne s'en tient toutefois pas aux seuls récits des personnes non-binaires. Il fait aussi appel aux discours des transfuges de sexe qui connaissent un autre destin – notamment celles et ceux qui se disent « hommes » ou « femmes » dans leur sexe de destination – et qui voient les non-binaires depuis leur propre point de vue. Dans un espace social, les individus se positionnent les uns par rapport aux autres dans une logique relationnelle. En cela, le regard et le jugement des autres contribue à éclairer les ressorts de la non-binarité en même temps qu'il révèle les luttes sociales qui ponctuent les mutations de l'ordre sexué. Ces luttes ont trait au genre, mais aussi à d'autres rapports sociaux. Dans l'espace social du genre, on remarque que les non-binaires sont avant tout des individus socialisés au féminin, des personnes détentrices de nombreux capitaux, et surtout, des jeunes. Tout le monde n'a pas intérêt à questionner le modèle homme/femme et cet intérêt peut prendre des formes diverses et variées, qui vont de l'émancipation de genre à la distinction de classe. Mais quelle que soit sa visée, la remise en cause de la bi-catégorisation est avant tout portée par les nouvelles générations, qui nous invitent à revisiter le genre tel qu'on pense le connaître aujourd'hui.

### **Une masculinité encombrante**

La non-binarité repose tout d'abord sur une critique de la masculinité. D'après le modèle statistique réalisé dans cette recherche, les non-binaires sont souvent des personnes qui ont initialement été socialisées au féminin. Le fait d'avoir vécu en tant que femme, ou du moins d'avoir été perçu et élevé comme tel, semble difficilement compatible avec une identification pleine et entière au sexe masculin. S'il existe une asymétrie selon la catégorie de sexe d'origine en matière de non-binarité, c'est entre autres que le sens de la mobilité sociale de sexe est différent dans les deux cas. Comme chez les transfuges de classe, il y a toujours deux versants à la mobilité sociale : les personnes qui passent de la catégorie femme à la catégorie homme connaissent une promotion tandis que celles qui font le chemin inverse sont déclassées. Ces deux types de trajectoires ne donnent pas lieu aux mêmes expériences. Alors que le déclassement est souvent vécu sur le mode de la réflexivité, la culpabilité est un sentiment largement partagé par celles et ceux qui se sont extrait-e-s d'un groupe socialement subordonné. Le spectre de la trahison de sa classe n'est jamais loin, comme en atteste le discours de Julien, jeune artiste photographe sous hormones depuis six ans :

Être un mec c'est quand tu l'expérimentes aussi dans la vie, c'est quand les gens s'adressent à toi comme un mec, pour les bons côtés et pour les mauvais, tu vois. Encore une fois, tu ne peux pas prendre que les côtés faciles « ouais je suis un mec j'ai de la moustache, je suis mignon ». À un moment, subis le sexisme masculin. Retrouve-toi avec trois connards et sois assimilé à eux. Voilà, et réfléchis sur qui tu es. C'est quand ça te coûte que les choses elles sont vraies. Et être un mec c'est autre chose que de se penser avec un torse et tout ça, c'est aussi le rapport que le monde a avec toi, que tu as dans le monde. Et j'en apprendrais mais tous les jours. Ça a vachement changé en six ans. Pendant trois ans, je pensais que j'étais... “Ça y est, ça y est, ça y est j'ai un poil, ça y est !” Je savais que dalle quoi.

Le « bon côté » de la transition recouvre ici tout ce qui a trait à une évolution physique (pouvant éventuellement être captée par le biais de la photographie, son activité professionnelle et artistique), par opposition à un « mauvais » côté qui concerne le « monde » et ses rapports sociaux. Au cours de notre entrevue, Julien me décrit combien il est attaché à sa « culture d'origine », celle des femmes. « Je suis métis » dit-il, faisant l'analogie entre métissage de race

et de genre, sachant qu'il est par ailleurs racisé. Mais au quotidien, force est de constater qu'il renvoie un *passing* – terme initialement employé pour les noir-e-s qui peuvent *passer pour* blanc-he-s – d'homme cis'<sup>2</sup>, c'est-à-dire d'homme ayant été un homme depuis toujours. Craignant d'être perçus comme des complices de la domination, les hommes trans' (qui font une transition de femme à homme et sont aussi appelés *female-to-male* ou FtMs) peuvent éprouver un certain malaise vis à-vis du statut social associé à leur *passing*. Ainsi, nombreux sont ceux qui ne souhaitent modifier leur apparence physique qu'*a minima*. C'est en effet parmi le groupe des non-binaires que la chirurgie de réassignation de sexe est le moins investie. Il en est de même pour le changement de sexe à l'état civil, qui n'est réalisé que par la moitié d'entre eux.

Embrasser la masculinité lorsque l'on a été une femme n'a rien d'évident. Les transfuges de sexe en ascension voient souvent dans leurs nouveaux privilèges le reflet de leur oppression passée. Ils et elles sont les seules personnes à avoir vu le monde des deux côtés de la frontière du genre. Comme toute expérience de migration géographique ou sociale, cette expérience se caractérise par une double appartenance, mais aussi par une « double absence »<sup>3</sup>. Cette double absence se fait particulièrement sentir dans les parcours d'ascension. Nombreux sont ceux qui, assignés au féminin à la naissance, peinent désormais à se dire « hommes », là où les déclassées n'ont, la plupart du temps, aucun mal à s'identifier comme « femmes ». C'est le cas de David, étudiant en cinéma de 27 ans et non hormoné, qui n'emploie jamais ce terme pour parler de lui-même et se qualifie plus volontiers de « boy » (c'est-à-dire garçon, en français) :

J'aime bien être... justement quand je dis transboy, c'est boy [garçon] aussi quoi. Dans ma tête des fois je me dis vraiment que j'ai quinze ans. Parce que du coup tous ces trucs là, ça fait que j'ai vécu pas mal de trucs à retardement et j'ai l'impression limite d'être en crise d'adolescence des fois.

- Pourquoi tu dis boy ?

- Je trouve ça un peu sexy de dire boy plutôt que garçon, mec. Homme, pour moi, ça n'est juste pas possible. Ça renvoie trop à un truc essentialiste. Et puis je sais pas, c'est un truc de... de maturité adulte. Oui, je ne me sens pas du tout là-dedans. Les mots, ils connotent des trucs et homme, pour moi, ça ne connote pas du tout ce que j'ai envie d'être.

Le terme de garçon fait entre autres référence à un processus de socialisation de genre renouvelé au fil de la transition, d'où la référence à l'adolescence, qui se caractérise par une forme d'émancipation de l'instance familiale au profit de celle du groupe de pairs. Mais il est aussi – et peut-être surtout – un bon compromis pour ne pas avoir à se dire « homme ». Ce compromis émerge souvent à partir d'une assignation d'autrui à la jeunesse, la perception de l'âge étant fortement genrée : alors que les transitions MtF (*male-to-female*) vieillissent, les transitions FtMs (*female-to-male*) rajeunissent. Les FtMs ne voient pas forcément d'inconvénient à être perçus comme des jeunes hommes. Pour composer avec les tensions subjectives suscitées par la mobilité ascendante, ils peuvent eux-mêmes s'approprier cette représentation. « Boy », « queer » ou « non-binaire » : plusieurs appellations sont possibles pour réduire leur inévitable conflit intérieur. Sur ce point, le discours de David s'avère particulièrement éclairant. D'abord, son entourage étant composé de nombreux homosexuels masculins, l'expression de garçon n'est sans doute pas étrangère à un certain univers érotique gay dans lequel les identités juvéniles sont parfois valorisées. Mais la visée première de cette identification est avant tout de se dissocier d'une « masculinité adulte » prise dans des rapports de pouvoir qui sont ici conçus comme épargnant les novices. Les frontières se franchissent rarement sans regarder en arrière.

---

<sup>2</sup> Le terme de cis' est l'antonyme de trans'. Il désigne les personnes qui s'identifient à la catégorie de sexe qui leur a été assignée à la naissance.

<sup>3</sup> Sayad Abdelmalek, *La double absence. Des illusions aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

Les transfuges de sexe en ascension se trouvent souvent encombrés par le statut qui leur est désormais conféré. Ce malaise n'est cependant pas spécifique à ceux qui connaissent une ascension sociale de sexe. Il prend place dans des reconfigurations plus générales d'une « masculinité hégémonique »<sup>4</sup> qui, pour beaucoup d'hommes, n'apparaît plus nécessairement comme un horizon souhaitable tant elle porte le stigmate féministe de l'opresseur. Dans ce contexte, la non-binarité peut – comme le fait de se dire gay – constituer une manière comme une autre de se distinguer d'un style de masculinité jugé archaïque et dépassé. Les visages de la masculinité légitime et respectable évoluent. Mais si les discours féministes peuvent se convertir en *ethos* égalitaire, certains milieux sociaux se les approprient davantage que d'autres.

### Frontières de genre, frontières de classe

La non-conformité de genre apparaît parfois comme une forme de distinction de classe. Les non-binaires sont, pour beaucoup, des personnes hautement diplômées et ayant hérité de leurs parents un certain capital social, culturel et parfois économique. Pour pouvoir se revendiquer ouvertement non-conforme, il faut s'y sentir légitime et disposer de certaines ressources matérielles. Trouver un travail, un logement, ou encore faire ses démarches administratives, sont autant de processus qui contraignent à s'inscrire dans l'une des deux catégories de sexe établies. Ainsi, la possibilité de s'extraire partiellement de ces dernières ne s'offre qu'à celles et ceux qui bénéficient déjà d'une certaine stabilité sociale et économique, sachant toutefois que la non-binarité reste systématiquement cachée par tou-te-s dans certains cadres sociaux et interactionnels comme, entre autres, celui du guichet. Mais lorsque la réassignation à la binarité est ponctuelle et que l'identité frontalière peut être assumée dans la plupart des sphères de la vie, elle n'entame pas nécessairement l'intégrité subjective. Le fait d'accepter d'être perçu-e et considéré-e pour autre chose que ce que l'on se sent être peut relever de l'« identité stratégique »<sup>5</sup>. Toutefois, la dissociation entre le rôle à jouer et l'identification intime est plus coûteuse pour certains que pour d'autres. Là où certain-e-s le vivent comme une contrainte insupportable, d'autres, comme Julien, semblent moins affecté-e-s :

C'est vrai que tu vas rencontrer des trans' qui se plaignent de leur interaction au quotidien. C'est vrai que ça n'est pas forcément des interactions faciles. Des fois c'est problématique. Comment tu te places dans ces rapports, ça joue beaucoup. Mais à un moment il faut avoir de l'humour. Est-ce que toi tu es la personne qui est sur tes papiers ? Ce que tu es dans la vie, la personne que tu es administrativement ? Non. Je ne vois pas pourquoi c'est si important les papiers. Enfin c'est important pour...t'as besoin de travailler tu vois. Si ça t'empêche de travailler et de vivre ça c'est agaçant. Moi si y avait marqué Karen Cheryl [chanteuse et comédienne française] sur mes papiers, je n'en aurais rien à foutre. C'est un nom de code pour passer...pour avoir... C'est administratif. Pour moi vraiment je ne me définis pas par l'administration.

Si Julien témoigne d'un tel détachement, c'est entre autres que son rapport à l'emploi n'est pas le même que celui des personnes prenant les classifications administratives plus au sérieux. Photographe travaillant en *free-lance* dans les réseaux trans', il ne rencontre pas de difficulté particulière à trouver des contrats. Il est par ailleurs soutenu par des parents disposant d'un capital économique important, son père étant chef d'entreprise et sa mère cadre. Julien porte un regard critique sur l'attitude de celles et ceux qui sont encore prisonniers-ères de l'emprise du *passing*. Par contraste, sa non-conformité semble lui conférer une forme de respectabilité qui se loge dans une certaine réflexivité vis-à-vis de catégories de sexe jugées trop réductrices.

---

<sup>4</sup> Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2014 [1995].

<sup>5</sup> Collovald Annie, « Identité(s) stratégique(s) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 73, p. 29-40, 1988.

Les positions de genre alternatives se révélant parfois être des signifiants de classe, elles ne sont pas toujours bien reçues. Au sein des mobilisations collectives des personnes trans', les nombreuses controverses entre « binaires » et « non-binaires » en attestent. Il n'est pas rare que les hommes et les femmes trans' précaires s'offusquent de la liberté qui leur est renvoyée par les non-binaires. Fabien, étudiant en BTS vente et fils d'un lieutenant de police et d'une mère au foyer, n'apprécie pas ce qu'il considère être des contre-normes imposées par certaines franges de cette population :

Y a des conflits de revendications, de tout ça, on n'a pas les mêmes idées et tu vois, pour préparer l'Existrans' [la marche annuelle des trans' en France], tu as les revendications qui sont les mêmes depuis un certain nombre d'années et puis là, pour la première fois, tu as les queers qui sont arrivés pour organiser l'Existrans', et vu qu'ils n'ont pas les mêmes revendications... Dans le fond, y a un choc des cultures, enfin je ne sais pas si c'est le mot... C'est que si tu veux ils sont les premiers à... Ce qui m'énerve c'est qu'ils prônent des trucs et qu'ils font l'inverse. C'est : faites ce que je dis, pas ce que je fais. Moi c'est le regard que je porte là-dessus. Genre, quand tu dis "oui il faut respecter tout le monde, il faut que tout le monde s'aime" et que tu tapes dans les hétéros, tout ça...comment dire...vouloir des autres qu'ils nous respectent et dire après "ouais les hétéros, les hommes les femmes qui se disent binaires c'est de la merde." Ben excuse-moi quoi.

Fabien nomme « queer » les personnes qui ne se considèrent ni homme ni femme. Dans le milieu associatif, cet homme trans' perçoit une norme de non-binarité et de non-hétérosexualité, alors que lui-même se considère binaire et hétérosexuel. Ce que Fabien expérimente ici semble relever d'une violence symbolique de classe qui prend la forme d'une injonction militante à la subversion sexuelle et de genre, sachant par ailleurs que les non-binaires sont aussi celles et ceux qui militent le plus. Dans un contexte de développement des discours féministes et LGBT, la non-conformité de genre peut apparaître comme un marqueur de modernité qui, pour certain·e·s, est un moyen comme un autre de signifier son appartenance de classe, en particulier son niveau d'instruction. Il y a, au sein de certains milieux et dans certains cadres sociaux, des rétributions symboliques au fait de se montrer transgressif. Ce phénomène s'observe aussi bien au-delà des trans', notamment dans les familles fortement dotées en capital culturel qui cultivent un fort *ethos* égalitaire voire féministe. On le retrouve également à propos des orientations sexuelles, les plus éduqués ayant plus de propension que les autres à se déclarer gays ou lesbiennes.

Mais si celles et ceux qui assument leur non-binarité au grand jour peuvent faire violence à celles et ceux qui se reconnaissent dans le traditionnel modèle homme/femme, l'inverse est également vrai. En réalité, la distinction de genre la plus puissante est sans doute celle des tenant·e·s de l'ordre établi. Les positions de genre les plus légitimes demeurent celles des personnes qui s'inscrivent dans le traditionnel modèle homme/femme. Représentant plus de la moitié de la population trans', celles et ceux qui occupent de telles positions peuvent renvoyer une certaine violence symbolique aux non-binaires, qu'elles et ils tendent à considérer comme marginaux et minoritaires. À la fin de notre entretien, Camille, une ingénieure et mère de deux enfants, me révèle pourquoi elle m'a accordé cette entrevue. « Il y a des gens dans tous les corps de métier et qui sont extrêmement stables, bien intégrés. C'est ça qui m'intéressait », puis « j'aimerais qu'on puisse fournir cette image. Des vrais gens. Pas des gens de la télé. À la télé, ça n'est pas des vrais gens. La télé, c'est une boîte à images. C'est de la comédie. C'est souvent plus les gens extravagants qui se montrent. » Si cette femme trans' n'évoque pas directement la non-binarité, cette dernière est présente en toile de fond. L'opposition qu'elle fait entre les « vrais gens » et les autres dénote une forme de distinction, mais aussi certains effets d'âge et de génération.

## Cinquième génération

Les non-binaires appartiennent presque toujours aux jeunes générations. Souvent entre 18 et 25 ans, ils et elles n'ont pas les mêmes préoccupations ni les mêmes priorités que leurs aîné·e·s. Pour la plupart, ils et elles sont des étudiant·e·s qui ne se sont pas encore vraiment confronté·e·s à la violence du monde du travail et des catégorisations administratives. Si la jeunesse correspond à un « temps de l'indétermination » en matière de genre<sup>6</sup>, c'est entre autres qu'elle échappe au poids des contraintes matérielles de la vie adulte. Pour Marc, la quarantaine, hormoné et opéré, celles et ceux qu'il qualifie d'« entre-deux » sont bien trop insouciant·e·s vis-à-vis de leur avenir. Pour cet homme trans' – qui, abandonné par ses parents lorsqu'il était enfant, a longtemps vécu dans une grande pauvreté et a finalement réussi à devenir policier – la réflexivité inhérente à la non-binarité risque fort de se retourner contre les personnes concernées :

À [Association], il y avait beaucoup de jeunes qui sont entre-deux. Qui restaient beaucoup beaucoup entre-deux. Pfff tu sais pas si c'est un gars, une fille, eux-mêmes ne le savent pas... Il y a beaucoup de confusion. Donc je restais toujours avec les mêmes qui savent où ils vont, ce qu'ils font. T'en avais plein "mais qui on est, d'où on vient ? ", je me dis putain, on perd du temps là oh ! Allez, opéré, et puis on aura le temps d'y réfléchir une fois que... Mais qu'on vive quoi ! Je veux dire, moi par exemple qui veux un enfant... Enfin c'est que mon avis, parce que je sais que je suis peut-être très dur en disant ça. Mais moi qui veux un enfant, il faut que la situation soit claire pour le gosse quoi. Pour moi, c'est rester coincé entre deux mondes, c'est appartenir à un autre univers. Moi ça me rend triste les gens qui sont comme ça. Il y en a qui sont heureux mais... Moi ça me rend triste. (...) Merde, quand t'es jeune, s'ils peuvent faire leurs opérations, qu'ils aillent jusqu'au bout ! Même par respect pour ta compagne ou ton compagnon. Même l'autre, ça va être quoi aussi sa vie ? T'entraînes d'autres gens avec toi. Pour moi c'est obligatoire. Parce que t'es pas seul dans le... Après chacun pour sa gueule tu sais, tu penses à ton corps et tout, mais il y a d'autres gens avec qui tu vas vivre, partager des choses, qui vont être exposés aussi, donc c'est important.

En raison de leur jeune âge, les non-binaires n'ont presque jamais connu d'union ou de vie familiale, piliers de l'intégration sociale aux yeux de Marc, dont la trajectoire a été marquée par une indéniable précarité sociale et relationnelle et dont le discours n'est pas étranger à son engagement dans les métiers de l'ordre. Or, le mariage, le Pacs et la filiation demeurent soumis à l'appartenance à l'une ou l'autre des catégories de sexe légitimes. Pour ces raisons comme pour les contraintes liées au travail et aux formalités administratives, nombreux·ses sont celles et ceux qui, au fil de l'âge, se résignent à rentrer dans le rang. Mais d'une part, ce n'est pas toujours le cas et, d'autre part, cela ne signifie pas qu'ils et elles finissent par habiter le genre de la même manière que les générations plus anciennes. Il y a fort à parier que les jeunes ne vivront pas le travail, le couple et la parentalité sur le même mode que les générations qui ont précédé. De telles expériences tendent à se transformer sous l'influence croissante des mobilisations féministes et LGBT, qui fournissent aux individus de nouvelles représentations. Le fait même que la non-binarité constitue à la fois une identification relativement récente et une affaire de jeunes en est un indicateur.

De nouvelles manières de concevoir le genre se développent, si bien que les ancien·ne·s peuvent s'en trouver déstabilisé·e·s. Faisant l'expérience des injonctions de ces derniers·ères à choisir une catégorie de sexe, les non-binaires peuvent avoir certains griefs. C'est le cas de

---

<sup>6</sup> Trachman Mathieu et Lejbowicz Tania, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, vol. 59, n° 4, 2018, p. 677-705.

Gabriel, 30 ans et gérant d'un bar et fils de deux designers, qui regrette les hiérarchies instaurées entre les non-binaires et celles et ceux qui seraient, selon certain·e·s, les seul·e·s véritables transfuges de sexe :

Il y a des gens *old school* [vieille école] qui nous [les non-binaires] mettent dans une espèce de grand sac et qui pensent qu'avec tous les discours sur la performance de genre... Ils critiquent le fait qu'il y ait des trans' qui ne s'identifient pas comme homme ou comme femme. Et c'est vrai qu'il y a des réalités très différentes. Tu vois moi, je me situe un peu entre les deux. Je pense que n'importe qui a le droit de faire ce qu'il veut avec son identité de genre. Ça n'est à personne de dire qu'il y a des vrais et des faux trans'. Par contre, je peux comprendre l'irritation qui peut apparaître avec des gens [queers ou non-binaires] qui ne remettent pas en question leurs propres privilèges.

Faisant allusion aux travaux de Judith Butler sur la performativité du genre<sup>7</sup>, les « discours sur la performance de genre » mentionnés ici se réfèrent aux approches queer. Depuis les années 1990, ces approches mettent en lumière les possibilités de subversion du genre. Les personnes qui s'approprient ces théories sont qualifiées par l'écrivaine et chercheuse Wendy Delorme de « quatrième génération »<sup>8</sup> féministe, les trois premières – aussi appelées « vagues » féministes – correspondant respectivement aux suffragettes qui ont lutté pour l'égalité en droit, aux féministes matérialistes d'inspiration marxiste qui ont conceptualisé des rapports sociaux de sexe analogues aux rapports sociaux de classe, et aux approches intersectionnelles qui ont pensé l'intrication entre genre, classe et race. Au cœur des approches queer, la notion de subversion est décrite par Judith Butler comme une forme de coexistence des normes et de leur transgression, par exemple si une personne passe pour un homme alors qu'elle est en fait une femme ou inversement, ou si une personne passe pour cis' alors qu'elle est en réalité trans'. Mais la non-binarité semble ici relever d'une autre logique qui dépasse le champ des possibles de ses détracteur·trices : il ne s'agit pas de subvertir les catégories existantes, mais bien de penser au-delà des classement établis. De ce point de vue, les non-binaires représentent en quelque sorte une cinquième génération invitant à conceptualiser le genre autrement. Comme l'indique la fin de la citation de Gabriel, cette démarche critique du genre peut par ailleurs contribuer à construire une certaine réflexivité sur d'autres plans, comme celui des privilèges de classe détenus par celles et ceux qui, comme lui, peuvent se permettre de formuler une telle critique.

### **Les transformations de l'ordre sexué**

Les non-binaires bouleversent nos certitudes sur le genre. Au même titre que les trans', ils et elles montrent que celui-ci n'a rien d'inné et de naturel, mais ils et elles montrent aussi que tous les individus ne sont pas classables dans deux et seulement deux catégories. Cependant, ils-elles n'en négligent pas pour autant le poids de la domination masculine, sachant qu'ils sont, pour la plupart, des personnes assignées au sexe féminin à l'origine. C'est d'ailleurs parce qu'ils en ont pleinement conscience qu'ils se montrent si réticents à s'approprier les ressources et les mots de la masculinité. Mais si une telle réflexivité est possible et parfois vantée, c'est entre autres parce que les principaux·ales intéressé·e·s sont pour la plupart hautement éduqué·e·s. Pour certain·e·s, la non-binarité est un moyen comme un autre de signifier sa modernité et sa réflexivité sur – voire contre – les catégories assignées. Mais si une telle forme de distinction de classe peut advenir, elle est à replacer dans les dynamiques plus générales d'un espace social du genre au sein duquel seules les positions d'homme et de femme

---

<sup>7</sup> Butler Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005 [1990].

<sup>8</sup> Delorme Wendy, *Quatrième Génération*, Paris, Grasset, 2007.

demeurent légitimes. Ainsi, les non-binaires se défendent avec les armes qui sont les leurs, et parmi lesquelles on trouve aussi la jeunesse. Les jeunes générations ont plus de propension que les autres à énoncer des réserves sur la bi-catégorisation de sexe qui régit notre société. Irréductible à des utopies adolescentes – bien qu’il n’y soit pas étranger –, leur exemple indique que le modèle homme/femme va de moins en moins de soi.

Pour autant, les campements établis aux frontières du genre ne sont pas exempts d’obligations et de contrôles. Ne serait-ce que dans les pronoms qu’ils et elles emploient, les non-binaires sont parfois contraint·e·s à faire un choix. S’ils peuvent parfois faire appel à des formules neutres – comme ielle ou ille –, ils et elles savent bien qu’une telle posture n’est pas tenable auprès de tou·te·s les interlocuteurs·trices. Les pratiques sont davantage contraintes que les identifications. C’est pourquoi en matière de genre, les identités frontalières ne peuvent jamais se concrétiser jusqu’au bout. À un moment ou à un autre de leurs parcours, les non-binaires sont fatalement sommé·e·s – y compris par celles et ceux qui peuvent s’apparenter à leurs pairs – d’opter pour un territoire. Ce terme de « non-binaire », qui raisonne par la négative, révèle en lui-même le caractère inconfortable de leur position : pour pouvoir résister à un système, il faut déjà en faire partie. En d’autres termes, les non-binaires ne sont jamais complètement affranchi·e·s. À l’image d’une révolution sexuelle qui n’a jamais vraiment eu lieu, le phénomène parfois qualifié de révolution du genre s’apparente à un remaniement des frontières du genre plus qu’à un réel anéantissement.

Néanmoins, cette recomposition est bien réelle, comme l’indique l’empreinte générationnelle de la non-binarité. Disposant de nombreuses ressources en provenance des mobilisations féministes et LGBT, les jeunes conçoivent le genre de manière plus fluide et moins binaire que leurs aîné·e·s. Cependant, le fait que les non-binaires aient un profil social bien particulier autorise à faire un autre constat décisif : les individus ont plus ou moins de bénéfices à mettre en question le schème de la différence des sexes. Ce sont celles et ceux qui ont longuement vécu en tant que femmes qui ont le plus intérêt à s’en défaire, et ce sont les plus instruit·e·s qui aspirent à s’en distinguer. Les aspirations de genre sont parfois aussi des aspirations sociales. Il est possible que dans certains cas, elles recouvrent également des dynamiques raciales, un objet qui reste à investiguer. L’expérience non-binaire met paradoxalement en lumière les hiérarchies relatives au genre, en même temps qu’elle réifie et recompose d’autres formes de domination. Si les identités frontalières troublent la délimitation des territoires, elles éclairent aussi l’étanchéité des frontières qui les séparent.

Emmanuel Beaubatie  
Chargé de recherche au CNRS  
Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP)